

sidérables dans leur état moral et politique : le besoin de l'instruction et des lumières s'est fait sentir à mesure que la population et la prospérité ont augmenté. La liberté de commercer avec les neutres, que la cour de Madrid, obéissant à des circonstances impérieuses, a accordée de temps en temps, à l'île de Cuba, à la côte de Caracas, aux ports de la Vera-Cruz et de Montevideo, a mis les colons en contact avec les Anglo-Américains, les François, les Anglois et les Danois : ces colons se sont formé des idées plus justes sur l'état de l'Espagne, comparé à celui des autres puissances de l'Europe, et la jeunesse américaine, sacrifiant une partie de ses préjugés nationaux, a pris une prédilection marquée pour les nations dont la culture est plus avancée que celle des Espagnols-Européens. Dans ces circonstances, il ne faut pas s'étonner que les mouvemens politiques qui ont eu lieu en Europe depuis 1789, aient excité le plus vif intérêt chez des peuples qui aspiraient depuis long-temps à des droits dont la privation est à la fois un obstacle à la prospérité publique et un motif de ressentiment contre la mère patrie.

Cette disposition des esprits engagea, dans quelques provinces, les vice-rois et les gouverneurs à prendre des mesures, qui, bien loin de calmer l'agitation des colons, contribuèrent à augmenter leur mécontentement. On crut voir le germe de la révolte dans toutes les associations qui avoient pour but de répandre les lumières : on prohiba l'établissement des imprimeries dans des villes de quarante à cinquante mille habitans ; on considéra comme suspects d'idées révolutionnaires, de paisibles citoyens qui, retirés à la campagne, lisoient en secret les ouvrages de Montesquieu, de Robertson ou de Rousseau. Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, on traîna dans les cachots de malheureux François qui étoient établis au Mexique depuis vingt à trente ans : un d'eux, craignant de voir renouveler le spectacle barbare d'un *auto-da-fe*, se tua dans les prisons de l'inquisition ; son corps fut brûlé sur la place du Quemadero. A la même époque, le gouvernement crut découvrir une conspiration à Santa-Fe, capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade : on y mit aux fers des individus qui, par la voie du commerce

avec l'île de Saint-Domingue, s'étoient procuré des journaux françois; on condamna à la torture des jeunes gens de seize ans, pour leur arracher des secrets dont ils n'avoient aucune connoissance.

Au milieu de ces agitations, des magistrats respectables, et l'on aime à le rappeler, des Européens même, élevèrent leur voix contre ces actes d'injustice et de violence; ils représentèrent à la cour qu'une politique méfiante ne faisoit qu'aigrir les esprits, et que ce n'étoit point par la force et en augmentant le nombre des troupes, composées d'indigènes, mais en gouvernant avec équité, en perfectionnant les institutions sociales, en faisant droit aux justes réclamations des colons, que l'on parviendroit à resserrer pour long-temps les liens qui unissent les colonies à la péninsule de l'Espagne. Des avis si salutaires n'ont pas été suivis; le régime colonial n'a pas subi de réforme; et en 1796, dans un pays où les progrès des lumières avoient été favorisés par de fréquentes communications avec les États-Unis et avec les colonies étrangères des îles Antilles, un grand mouvement révolutionnaire a manqué

d'anéantir d'un seul coup la domination espagnole. Un riche négociant de Caracas, Don Josef España, et un officier du corps des ingénieurs, Don Manuel Wal, résidant à la Guayra, conçurent le projet hardi de rendre indépendante la province de Venezuela, et de réunir à cette province celles de la Nouvelle-Andalousie, de la Nouvelle-Barcelone, de Maracaybo, de Coro, de Varinas et de la Guayane, sous le nom d'États-Unis de l'Amérique méridionale¹. Les suites de cette révolution manquée, ont été décrites dans le Voyage de M. Depons à la Terre-Ferme². Les confédérés furent arrêtés avant que le soulèvement général pût avoir lieu: España conduit au supplice vit approcher la mort avec le courage d'un homme fait pour exécuter de grands projets; Wal mourut à l'île de la Trinité, où il trouva un asile, mais non des secours.

Malgré la tranquillité de caractère et l'extrême docilité du peuple dans les colonies espagnoles; malgré la situation particulière

¹ *Las siete provincias unidas de la America meridional.*

² T. I, p. 228—233.

des habitans, qui, dispersés sur une vaste étendue de pays, jouissent de cette liberté individuelle qui naît toujours d'un grand isolement, des agitations politiques auroient été plus fréquentes depuis la paix de Versailles, et surtout depuis 1789, si la haine mutuelle des castes, et la crainte qu'inspire aux blancs et à tous les hommes libres le grand nombre de noirs et d'Indiens, n'avoient arrêté les effets du mécontentement populaire. Ces motifs, comme nous l'avons indiqué au commencement de cet ouvrage¹, sont devenus plus puissans encore depuis les événemens qui ont eu lieu à Saint-Domingue; et l'on ne sauroit révoquer en doute qu'ils ont plus contribué à maintenir le calme dans les colonies espagnoles, que les mesures de rigueur et la formation des milices, dont le nombre s'élève, au Pérou, à plus de quarante mille hommes, et à l'île de Cuba, à vingt-quatre mille². L'augmentation de la force armée désigne d'autant plus la méfiance

¹ Voyez T. I, Chap. I, p. 221.

² Je réunirai dans cette note les notions que j'ai recueillies sur le nombre des troupes réparties dans les colonies espagnoles. Lors de mon dernier séjour

croissante de la métropole, que sur la côte de Caracas il n'y a pas eu de troupes de ligne avant l'année 1768, et que dans le

à la Havane, au printemps 1804, il y avoit sous les armes, dans l'île de Cuba :

I. Milices disciplinées : infanterie ,	hommes.
A la Havane	1,442
A la Villa de Puerto del Principe.....	721
II. Milices disciplinées : cavalerie ,	
A la Havane et dans sa juridiction	517
III. Milices de campagne , non disciplinées (<i>milicias rurales</i>),	
A l'est de la Havane et à Matanzas.....	7,995
A l'ouest de la Havane.....	5,688
Dans les faubourgs (<i>extra muros</i>) de la Havane.....	1,368
Dans la juridiction des quatre villes (<i>las quatro villas</i>).....	2,640
Dans celle du Puerto del Principe.....	1,728
Dans celle de Santiago de Cuba.....	2,412
FORCE TOTALE.....	24,511

Il paroît certain que l'île de Cuba pourroit offrir pour sa défense un corps d'armée de 36,000 blancs, de seize à quarante-cinq ans (Voyez plus haut, Chap. VII, T. II, p. 7). La force armée de l'île de Cuba est bien supérieure à celle de la *capitania general* de Caracas, qui ne s'élève, dans les pro-

royaume de Santa-Fe, pendant plus de deux siècles et demi, le gouvernement n'a

vinces de Venezuela, Nueva Andalusia ou Cumana, Maracaybo, Guayana et Varinas, qu'à 11,900 h., parmi lesquels il n'y a pas 2,500 Européens. Au Pérou, il y avoit, en 1794 :

	hommes.
En troupes réglées.....	12,000
En milice, dont $\frac{2}{3}$ de cavalerie.....	49,000
TOTAL.....	61,000

Cette liste est tirée de l'Almanach de la cour, ou de la *Guia politica de Lima*, imprimée par ordre du vice-roi. Nous avons déjà observé plus haut qu'une partie de ces milices, armées de fusils de bois, n'est pas très-redoutable. Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, il y avoit en 1796, d'après des pièces officielles que je conserve, 3,600 hommes de troupes réglées, stationnées à Santa-Fe de Bogota, à Carthagène des Indes, à Santa Martha, dans l'isthme de Panama, à Popayan et à Quito, et 8 400 hommes de milices. Aux îles Philippines on compte, d'après M. de Sainte-Croix, 5,500 hommes de troupes de ligne, et 12,200 de milices. En résumant tout ce que j'ai recueilli sur les colonies espagnoles de l'Amérique, il m'a paru que sur une population totale de quatorze à quinze millions d'habitans, elles renferment 3,000,000 de blancs, 300,000 Européens, et au plus 26,000 hommes de troupes européennes.

pas connu le besoin des milices. Ces dernières n'ont été levées qu'en 1781, lorsque l'introduction de la ferme du tabac et celle de l'impôt sur les eaux-de-vie excitèrent des mouvemens populaires.

Dans l'état actuel des choses, la défense extérieure de la Nouvelle-Espagne ne peut avoir d'autre but que de préserver le pays de l'invasion que pourroit tenter une puissance maritime. Des savanes arides qui ressemblent aux steppes de la Tartarie, séparent les *provincias internas* du territoire des États-Unis. Ce n'est que dans ces derniers temps que des habitans de la Louisiane ont pénétré, par le Missouri et la rivière Plate, à la ville de Santa-Fe du Nouveau-Mexique. L'Arkansas et la rivière Rouge de Natchitoches, qui mêlent leurs eaux à celles du Mississipi, naissent, il est vrai, dans les montagnes voisines de Taos; mais la difficulté de remonter ces rivières est si grande, à cause de la rapidité du courant, que les provinces boréales du Mexique sont tout aussi peu exposées à être attaquées par cette voie, que les États-Unis et la Nouvelle-Grenade par celle de l'Ohio ou de la rivière de la Magdeleine.

Au delà des 32° de latitude boréale, la nature du sol et l'étendue des déserts qui avoisinent le Nouveau-Mexique, offrent aux habitans une garantie certaine contre l'invasion d'un ennemi étranger. Plus au sud, entre le Rio del Norte et le Mississipi, plusieurs lignes de fleuves se présentent sur le même front : c'est dans cette partie du pays que les colons de la Louisiane se rapprochent le plus des colons mexicains ; car il n'y a que soixante lieues du fort Clayborn, dans le comté de Natchitoches, au *presidio* mexicain de Nacogdoch. Dans cette partie de l'intendance de Potosi le terrain voisin des côtes est marécageux ; le sol ne s'élève que vers le nord et le nord-est ; et au milieu des plaines qui joignent le bassin de la rivière du Nord à celui du Mississipi, le Rio Colorado de Texas paroît offrir la position militaire la plus avantageuse. Ce point est d'autant plus remarquable, qu'entre l'embouchure du Colorado et le petit port de Galveston, M. de Salle avoit fondé, vers le fin du dix-septième siècle, la première colonie française de la Louisiane. Il seroit inutile de nous étendre ici sur la défense des frontières dans les

provincias internas ; les principes de sagesse et de modération qui animent le gouvernement des États-Unis, font espérer qu'un arrangement amical fixera bientôt les limites entre deux peuples qui, l'un et l'autre, ont occupé beaucoup plus de terrain qu'ils n'en peuvent cultiver.

La petite guerre que les troupes cantonnées dans les *presidios*¹ font sans relâche

¹ Les postes militaires (*presidios*) du Mexique, sont les suivans :

1) Intendance de Durango :

Conchos, Yanos, Gallo, S. Buenaventura, Carizal, S. Eleazario, Norte ou las Juntas, *Principe, S. Carlos, Cerro Gordo, Pasage, Namiqipa, Coyame, Mapimis, Huejoquilla, Julimes, S. Gerónimo, S. Eulalia, Batopilas, Loreto, Guainopa, Cosiquiriachi, Topago, S. Juquin, Higuera, S. Juan, Tababneto, Reyes, Coneto, Texamè, Siauuri, Ynde, Oro, Tablas, Caneza, Panuco, Avino.*

2) Intendance de Sonora :

Bavispe, Buenavista, Pitic, Bacuachi, Tubson, Fronteras, S. Cruz, Altar, Rosario.

3) Nouveau-Mexique :

Santa-Fe, Passo del Norte.

4) Californies :

San Diego, Santa Barbara, Monterey, San Francisco.

5) Intendance de San Luis Potosi :

Nacogdoch, Espiritu Santo, Bejar, Cohahuila,

aux Indiens nomades, est aussi onéreuse pour le trésor public, que contraire aux progrès de la civilisation des indigènes. N'ayant pas voyagé dans les *provincias internas*, je ne prononcerai pas sur la possibilité d'une pacification générale. On entend souvent dire à Mexico que, pour la sécurité des colons, il ne faudroit pas repousser, mais exterminer les tribus de sauvages qui errent dans le Bolson de Mapimi et au nord de la Nouvelle-Biscaye. Ce conseil barbare n'a heureusement jamais été accueilli par le gouvernement, et l'histoire nous apprend que de telles mesures ne sont point nécessaires. Au dix-septième siècle, les Apaches et les Cicimèques poussaient leurs incursions jusqu'au delà de Zacatecas, vers Guanaxuato et la Villa de Leon. Depuis que la civilisation a augmenté dans ces contrées, les Indiens nomades se sont éloignés progressivement. On peut espérer qu'à mesure que la population et la

San Juan Bautista del Rio Grande, Aquaverde, Bavia.

Les *presidios* qui ont les garnisons les plus fortes sont distingués par des caractères italiques. Aucun de ces postes n'a plus de 140 hommes de troupes.

prospérité publique prendront de l'accroissement dans les *provincias internas*, ces hordes guerrières se retireront d'abord derrière le Gila, puis à l'ouest du Rio Colorado, qui débouche dans la mer de Cortez; enfin, dans les régions septentrionales et désertes qui avoisinent les montagnes de la Nouvelle-Californie. Cette dernière province, dont le littoral seul est habité, est encore éloignée de six cents lieues de la Russie américaine, et de deux cents de l'embouchure du Rio Colombia, où les habitans des États-Unis ont le projet de former une colonie. La défense des ports de San Francisco, de Monterey et de San Diego est confiée à un corps qui n'est que de deux cents hommes, et l'on ne compte pas plus de trois canons à San Francisco: cependant ces forces ont suffi, depuis quarante ans, dans des mers qui ne sont fréquentées que par les bâtimens marchands destinés au commerce des fourrures.

Quant au Mexique proprement dit, ou à la partie du royaume située sous la zone torride, il suffit de jeter un coup-d'œil

sur l'Atlas¹ qui accompagne cet ouvrage, principalement sur les profils géologiques, pour se convaincre qu'à peine il existe un pays sur le globe dont la défense militaire soit plus favorisée par la configuration du sol. Des routes étroites et tortueuses, semblables à celles du Saint-Gothard et à la plupart des passages des Alpes, conduisent des côtes vers le plateau intérieur, dans lequel sont concentrées la population, la civilisation et la richesse du pays. La pente des Cordillères est plus rapide sur le chemin de la Vera-Cruz que sur celui d'Acapulco ; et quoique les courans du Grand Océan, et plusieurs causes météorologiques, rendent les côtes occidentales moins abordables que les côtes orientales, le Mexique peut être regardé comme plus fortifié par la nature, du côté de l'Océan Atlantique, que dans la partie opposée à l'Asie. Cependant, pour préserver le pays de l'invasion, on ne peut compter que sur les ressources intérieures ; car l'état des ports² situés sur les côtes qui

¹ Pl. 3, 5, 9, 12, 13 et 14.

² Voyez Chap. III, T. I, p. 306.

sont baignées par la mer des Antilles, s'oppose à l'entretien des forces maritimes.

Celles que la cour d'Espagne a destinées à la défense de la Vera-Cruz, ont toujours été stationnées à la Havane, et ce dernier port, qui offre de belles et nombreuses fortifications, a été considéré de tout temps comme le port militaire du Mexique. Une escadre ennemie ne peut mouiller qu'au pied du château de Saint Jean d'Ulua, qui s'élève comme un rocher au milieu de la mer. Ce fort célèbre n'a d'autre eau que celle des citernes, qui ont été améliorées depuis peu, parce qu'elles étoient sujettes à se crevasser par l'ébranlement que causent les décharges d'artillerie : les gens de l'art pensent cependant que le fort d'Ulua est en état de résister assez long-temps pour que l'extrême insalubrité du climat exerce son influence sur les assiégeans, et que les forces de terre puissent descendre du plateau central. A l'entrée du port d'Acapulco, l'île du Grifo offre un point bien plus facile à fortifier que ne l'a été le bas-fond de la Gallega, dans le port de la Vera-Cruz.

Au nord et au sud de la Vera-Cruz,